

vosre arrivée à Paris... Aussi mon épouse va-t-elle être enchantée...

Puis, s'interrompant pour consulter le cadran de sa montre :
—Peste !... voilà qu'il se fait tard !... Mme Martin doit nous attendre avec la plus grande impatience...

—Elle est, j'en suis certain, dans l'huile bouillante... Il doit lui tarder de vous voir, mes chères demoiselles.

Le valet n'était pas sans inquiétude, à en juger par les regards qu'il lançait dans toutes les directions que personne ne viendrait le déranger.

Mais le plus sûr était, pensait-il de brusquer le départ.

—Venez, Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Henriette, et cette fois en laissant s'échapper une vive impatience, qu'elle le regarda avec un profond étonnement. Mais, sans hésiter davantage, il lui saisit brusquement le bras.

En ce moment les deux aides de Lafleur, qui s'étaient approchés, vinrent se placer à ses côtés.

Ce mouvement fut aperçu par Henriette, qui allait interroger de nouveau le prétendu M. Martin, lorsque Lafleur lui coupa la parole, en s'écriant :

—Voyons, Mademoiselle, après tout ce que je vous ai dit, est-ce que vous douteriez encore... de moi ? Faut-il que je fasse établir devant vous mon identité ?... Rien de plus facile ; voici précisément deux amis, deux voisins et, je vous assure, d'honnêtes bourgeois du quartier... Ces messieurs ne demanderont certainement pas mieux que de me servir de répondants.

Le grelin avait, tout en parlant, échangé un signe d'intelligence avec les deux chenapans à sa solde...

Ceux-ci avaient mis le chapeau à la main, et s'avançaient l'échine courbée...

—Vous servir de répondants ! répétait Henriette tout étonnée de voir surgir ces deux hommes, qui se confondaient en salutations.

Louise avait compris qu'il devait se passer quelque chose d'étrange et dont elle ne pouvait, la pauvre aveugle, se rendre compte.

Elle dit tout bas à sa compagne :

—Henriette !... ne me quitte pas, je t'en prie !

—Non, ma chérie, non, sois tranquille ; n'aie pas peur... ne tremble pas ainsi !...

Mais elle s'interrompit brusquement.

Sur un geste de Lafleur, les deux hommes s'étaient placés entre elle et Louise, de façon à séparer les deux jeunes filles.

—Qu'est-ce que cela signifie, Messieurs ? fit Henriette.

Mais le moment était venu pour Lafleur de se démasquer. Et c'est en abandonnant le ton mielleux et paternel qu'il avait pris jusqu'alors, qu'il dit impérieusement :

—Assez de temps perdu !... Prenez mon bras, Mademoiselle, et en route !...

—C'est vous qui me parlez ainsi, monsieur Martin ? hasarda Henriette en refusant le bras de son interlocuteur...

Mais le valet répliqua en ricanant.

—Oui, Mademoiselle, oui, il faut le suivre tout de suite... ce bon M. Martin !

Il s'efforçait alors de la saisir par la taille.

Henriette s'était détachée silencieusement pour ne pas effrayer Louise.

Deux fois elle était parvenue à se dégager, échappant à Lafleur pour s'élançer vers l'aveugle, que les deux hommes retenaient sans peine à distance.

Mais Henriette avait été ressaisie par Lafleur, et comme, malgré ses efforts, elle ne pouvait plus se débarrasser de l'étreinte du misérable qui la retenait prisonnière, la jeune fille s'écria :

—Nous ne vous suivrons pas, monsieur ! non, nous ne vous suivrons pas !

Et, tordant ses bras que retenait le valet dans ses mains comme dans des étau, elle eut une dernière exclamation :

—Louise !... viens !... viens à moi !...

Mais elle ne put achever.

Pendant que Lafleur la tenait, la tête renversée, un des hommes lui mit un bâillon.

Puis les deux coquins l'emportèrent dans la direction du carrosse.

Déjà Lafleur, sans s'inquiéter, le moins du monde, de ce qu'allait devenir l'aveugle, avait pris les devants.

Il tenait portière ouverte. Henriette fut déposée dans la voiture, malgré sa résistance désespérée...

Tout d'abord, la malheureuse, trompant la surveillance de ses gardiens, avait essayé de se débarrasser de son bâillon.

Si elle eût pu y parvenir, elle eût été sauvée... Elle eût crié au secours et, comme il y avait encore du monde dans le cabaret, quelqu'un serait certainement accouru, ne fût ce que par curiosité.

Mais l'un des hommes lui saisit le bras et serra un peu plus le mouchoir qui servait de bâillon. Violamment secouée, Henriette s'affaissa sur le coussin de la voiture.

En un clin d'œil, Lafleur avait pris place à côté d'elle, tandis que ses deux aides occupaient la banquette de devant.

Le carrosse partit au galop.

Pendant Lafleur n'était pas au bout des incidents imprévus...

Tout à coup, au détour d'une rue, la voiture s'arrêta, prise dans un inextricable encombrement.

Les deux hommes mirent vivement la tête à la portière, tandis que, très contrarié de ce nouveau retard, Lafleur cherchait à parler au cocher pour lui dire de prendre une autre rue, si c'était possible.

En ce moment quelques curieux s'arrêtèrent aux deux portières de la voiture, cherchant à voir le visage de la femme dont ils avaient aperçu la robe...

Lafleur se sentit mal à l'aise. Il y avait là de jeunes gentils-hommes, et l'un d'eux pourrait bien avoir la fantaisie d'ouvrir brusquement la portière et de se déclarer le défenseur de la belle qu'on enlevait.

Son inquiétude prit bientôt des proportions plus grandes encore. La jeune fille se démenait sur la banquette, et au râle s'échappa de sa gorge.

—Elle étouffe ! pensa le valet.

Il devenait prudent d'enlever le mouchoir, cause principale de la suffocation que subissait Henriette.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car le visage de la jeune fille se marbrait de plaques rouges, et ses yeux s'injectaient...

Lafleur dut se décider à débarrasser la victime du dangereux bâillon qui l'étouffait.

Mais, comme il était homme de précaution, il tira délicatement de son gousset le flacon de cristal qui contenait encore une dose suffisante de narcotique.

—Pas de bâillon, soit ! se dit-il, mais, grâce à cette excellente préparation, Mlle Henriette se laissera emmener, comme un agneau, au pavillon du Bel-Air."

Dans la rue, les cochers s'invectivaient entre eux ; les piétons arrêtés dans leur marche criaient, tempêtaient ; les badauds s'amusaient du désordre et excitaient par leurs lazzi tous ces mécontents.

Profitant de ce brouhaha, Lafleur s'était mis en devoir d'enlever le bâillon d'une main, tandis que, de l'autre, il se préparait à verser le narcotique dans la bouche de la jeune fille au premier cri qu'elle pousserait.

Mais il n'eut pas besoin d'employer la force pour obtenir le résultat qu'il espérait.

A peine Henriette fut-elle débarrassée du bâillon qu'elle poussa un long soupir, et ses yeux se fermèrent à demi.

Puis elle se laissa glisser au fond de la voiture.

La pauvre enfant avait perdu connaissance.

Lafleur eut un tressaillement de joie. Il n'avait pas compté sur ce secours, qui lui arrivait à point nommé.

Désormais il était certain du silence de la victime.

Mais il se prit à songer que le hasard avait de singuliers caprices, et qu'après l'avoir servi à souhait, il pourrait bien lui jouer quelque mauvais tour de sa façon.